Ami du Clergé du 14 avril 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXIX. 4e *Dim. après Pâques :* La condamnation du monde, 209.
Lectures pour le Mois de Marie. — *11e Jour :* Aimons Marie, après Dieu, sans mesure et en simplicité, 210. — *12e Jour :* Aimons Marie d'un amour d'admiration, de confiance et de reconnaissance, 211. — *13e Jour :* Aimons Marie comme un enfant aime sa mère, 212. — *14e Jour :* Ayons une confiance absolue en Marie parce qu'elle est dispensatrice de la grâce de Dieu, 214. — *15e Jour :* Invoquons Marie dans la maladie, 215. — *16e Jour :* Invoquons Marie dans nos nécessités d'ordre temporel, 216.
L'Eucharistie et la vie. — II. L'Eucharistie libératrice des passions, 217. — III. L'Eucharistie source de paix, 220.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXVIII. Le livre de Job, 222.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIX

4e Dimanche après Pâques

LA CONDAMNATION DU MONDE

Mes frères,

C'est au Discours après la Cène qu'est emprunté l'évangile de ce jour. Au cours de cet entretien, je devrais dire de cet épanchement avec ses Apôtres, Notre-Seigneur, qui prévoyait l'opposition qui leur viendrait de ce que l'on appelle « le monde », l'a dénoncé et stigmatisé à diverses reprises. Nous allons voir ce qui justifie une pareille réprobation et quelle attitude nous devons avoir nous-mêmes à l'égard du monde.

I

Ce terme ne désigne ni ce qui frappe nos sens, ni l'ensemble des êtres visibles de la création, ni les sociétés humaines, ni les réunions des hommes entre eux. Il n'est pas davantage nécessairement la richesse et le luxe, la vie agréable et facile, les fêtes et les plaisirs, bien que le Sauveur nous ait sévèrement mis en garde contre ceux qui y mettent leur cœur.

Le monde, c'est un esprit, un esprit radicalement opposé à l'Evangile, un ensemble de réflexions et d'actes qui crée une mentalité en contradiction absolue avec la loi divine. Quelqu'un l'a justement appelé « l'océan du mal », l'antithèse du bien.

Le mot *monde* était inconnu sous l'Ancienne Loi; la chose existait dans sa racine qui est le mal (I Jo., v, 19) ; mais inspiré par Satan qui en est appelé le Prince, le monde n'a pris vraiment corps qu'au jour de la prédication évangélique. Se sentant atteint dans son emprise sur l'humanité et menacé dans ses positions d'adversaire, il a voué à Jésus-Christ une hostilité déclarée, il s'est donné la mission de le contrecarrer en tout. Durant la vie apostolique de l'Homme-Dieu, il se révèle chaque jour par quelque perfidie. Autour de lui, il ruse, il ment, il tend des pièges, il souffle l'animosité. Son astucieuse méchanceté s'accuse sans arrêt. A la fin, il déchaîne contre lui toutes les puissances d'ici-bas : pouvoir religieux dans la personne des Princes des prêtres, pouvoir judiciaire dans la personne de Caïphe, pouvoir politique dans la personne de Pilate, pouvoir philosophique dans la personne des Sadducéens ; il les rassemble dans une opposition commune pour les ruer tous à la fois à l'heure de la Passion contre le Sauveur des hommes.

La haine que le monde a vouée à la personne du Christ n'a pas été assouvie par sa mort sur la croix. Il la lui continue au long des siècles. Ne pouvant rien contre lui, il s'en est pris à son œuvre. Il s'emploie à combattre l'Eglise, les principes, les enseignements, les institutions, les ministres, les serviteurs, religieux ou laïcs, du Dieu fait homme. « Ils vous persécuteront, a annoncé Notre-Seigneur, ils vous haïront à cause de moi. » (Luc, xxii, 12). Cela seul suffirait à motiver la réprobation de Jésus.

Mais cherchons-en la raison intrinsèque. Le monde est impie : il ne veut croire ni à Dieu, ni à sa Providence, ni à ses bienfaits, ni à ses promesses et à ses menaces. Non pas qu'il affecte toujours des airs d'incrédulité et combatte toujours ouvertement la religion. Il est souple, il est fourbe et sait s'adapter aux circonstances. Si dans certains milieux il poursuit l'Eglise de sa haine, visière relevée, dans d'autres il tient un langage plus mesuré. Il y célèbre, s'il le faut, les beautés de l'Evangile, la nécessité de la religion et des forces spirituelles, le grand rôle de l'Eglise. N'assistons-nous pas depuis quelque temps à ce que l'on appelle « la politique de la main tendue », beaucoup plus dangereuse que la politique contraire, parce qu'elle cache des desseins ténébreux et qu'elle craindrait par son sectarisme de donner l'alarme aux bien-pensants ? Sous ce faux air de bonhomie, de bienveillance et même d'amitié, le monde travaille à éliminer Dieu de la vie sociale, de la vie familiale et même de la vie individuelle. « Le monde, a dit un saint évêque, est le tyran de Dieu... Quand il ne le traite pas en ennemi, il le traite comme s'il n'existait pas ou ne méritait ni égard, ni attention, ni souvenir. » (Mgr Gay). Ne trouvez-vous pas là le germe de toutes les impiétés en particulier de ces erreurs modernes qui se résument dans le naturalisme et le laïcisme contemporains ?

D'après cela, on ne doit pas s'étonner des malédictions dont Notre-Seigneur a frappé le monde : *Væ mundo !* (Mt., xviii, 7). Et pourquoi ? Le divin Maître ajoute : *a scandalis,* à cause de ses scandales. Par ses maximes, par ses séductions, par ses plaisirs, par ses exemples, le monde entraîne les âmes à leur perte. Entre l'Homme-Dieu qui est mort pour sauver les hommes et le monde qui concourt à les perdre, s'est formée une implacable inimitié. Objet de la haine du monde, Jésus-Christ le couvre de sa divine réprobation. A la veille de mourir, tandis qu'il enveloppe tous les êtres dans un dernier acte d'amour et une suprême prière, il en exclut formellement le monde. (Jo., xvii, 9). Il n'y a que lui, le démon et leurs victimes réprouvées, pour lesquelles le Rédempteur refuse de prier. Ne vous semble-t-il pas entendre déjà la sentence qui retentira foudroyante au dernier jour : « Maudits, retirez-vous au feu éternel ! » (Mt., xxiii, 41).

II

Cette attitude de Notre-Seigneur en face du monde nous dicte celle que nous devons prendre nous-mêmes. Déjà le Sauveur l'avait signalée à ses Apôtres quand il leur disait : « Vous n'êtes pas du monde »

(Jo., xv, 19). Les Apôtres ont conservé cette aversion, de leur intimité avec le Maître, et ils l'ont inculquée aux communautés chrétiennes fondées par eux. « Gardez-vous, disaient-ils, de vous conformer à ce siècle » (Rom., xii, 2) ; rien de commun avec lui. « Mes bien-aimés, insistait S. Jean, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde » (I Jo., ii, 15) ; et il allait jusqu'à ajouter : « Si quelqu'un aime le monde, la grâce du Père céleste n'est pas en lui » (I Jo., xii, 13). Entre le monde et le chrétien le baptême a creusé un abîme infranchissable. Ou bien la double notion du chrétien et du monde, telle que nous l'a donnée Jésus est mensongère, illusoire ; ou bien toute l'histoire de l'humanité formée de ces deux races sera de la première page à la dernière, l'histoire d'une perpétuelle guerre de religion.

Au seul point de vue naturel, on ne peut vivre qu'à la condition de lutter sans cesse contre les éléments inférieurs qui envahissent, assaillent et dévorent l'être humain ; au point de vue chrétien, la guerre se fait « contre la chair et le sang, contre les puissances du monde » (Ephes., vi, 12). L'homme est donc entraîné à faire la guerre au monde, à l'incrédulité, au vice, au blasphème, à la corruption, à tout le cortège du mal. Jésus ne nous a enrôlés à sa suite que pour continuer jusqu'à la fin la campagne qu'il a inaugurée contre le monde. De peur qu'on ne prenne le change sur la loi qu'il est venu établir ici-bas, le Sauveur a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, » c'est-à-dire une guerre radicale, sanglante, active et sans arrêt.

III

Mais que faire pour échapper au monde, pour n'être par lui ni séduit ni perverti, de manière à pouvoir dire de bonne foi avec Jésus-Christ : « Je ne suis pas du monde » ? Il faut, m. f., ne point suivre ses exemples, ne pas adopter ses maximes, se séparer résolument de lui par sa manière de vivre.

1. Avant tout, il importe de se prémunir contre ses exemples. Tout l'ensemble d'habitudes qui constitue le *modus vivendi* du monde peut se ramener à ceci : conformément à l'esprit de Satan, son père, le monde se substitue à Dieu, il tend a soustraire l'homme à Dieu, à traiter celui-ci comme s'il n'était pas ou ne méritait ni égard, ni attention, ni soumission, en un mot à se faire son propre Dieu.

Dieu veut qu'avant toutes choses on travaille à assurer son salut, que l'on règle sa vie en vue de son éternelle destinée. Or, le monde, lui, professe que ce soin doit passer après tous les autres : ce qui équivaut pratiquement à ne s'en point préoccuper. N'est-ce pas là le renversement de tout ordre, la suprême injure faite à Dieu ? Et comment un véritable chrétien n'aurait-il pas le devoir de prendre le contre-pied, c'est-à-dire de mettre, de maintenir, de traiter Dieu en Dieu, en Maître souverain dans ses pensées, dans ses affections, dans ses actes, et de régler toute sa vie en regard de l'éternité ?

2. Réagissons en outre contre les maximes du monde, véritable code de la fausse sagesse. Elles sont aussi nombreuses que pernicieuses aux âmes. Je n'en citerai que quelques-unes : « Il faut vivre comme tout le monde, ne pas se singulariser, être de son temps, faire preuve de tolérance, respecter la liberté de chacun. Dieu n'est pas si difficile ni si exigeant qu'on nous le présente ; il est sage d'en prendre et d'en laisser de ce que l'Eglise enseigne et prescrit. Et puis il est nécessaire que jeunesse se passe ; rien ne vaut en somme l'expérience même du mal ; il sera temps de penser à Dieu et au salut au soir de la vie ou à l'heure de la mort, » et le reste.

Ces propos ont cours partout ; la plupart y prêtent une oreille attentive et beaucoup s'en autorisent. Que les vrais disciples de Notre-Seigneur s'en défendent et les rejettent.

3. La séparation du monde n'est complète que si les chrétiens se conduisent en enfants de lumière, en disciples et soldats du Christ, en race choisie, s'ils professent la doctrine du Christ et portent haut et ferme son drapeau, s'ils réalisent en eux la même déclaration que l'Apôtre : « Le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde. » (Gal., vi, 14). Non pas que toute participation aux fêtes mondaines leur soit interdite ; mais si le devoir ou les convenances les y amènent, l'esprit chrétien exige qu'ils y parlent et s'y tiennent toujours en chrétiens.

Ces vérités qui concernent le monde et ces devoirs qui nous obligent en face de lui demandent à être rappelés aux fidèles, tellement ceux-ci ont à se défendre de la funeste ambiance dans laquelle ils vivent et de l'entraînement qui peut en résulter. Justement alarmés de la réprobation du monde par Notre-Seigneur, vous vous garderez, m. f., de sa pernicieuse emprise sur vos âmes; vous ne serez pas de ceux qui croient pouvoir faire société avec le Christ et Bélial; vous serez résolument du nombre des serviteurs dévoués de ce divin Maître, afin qu'il vous reconnaisse un jour comme siens devant son Père. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

11e Jour

AIMONS MARIE, APRÈS DIEU, SANS MESURE, ET EN SIMPLICITÉ

Nous sommes quelquefois étonnés, en lisant la vie des Saints, de la simplicité de leurs rapports avec la T. S. Vierge. Il nous semble que c'est le respect qui devrait dominer dans les manifestations de leur piété. C'est une erreur. Le véritable esprit du christianisme est un esprit d'amour. Nous n'aimerons jamais trop la Sainte Vierge.

I

N'ayons pas peur de dépasser les limites dans notre amour pour Marie.

Craignons quelquefois de ne pas l'aimer assez.

Tout ce que la piété filiale a de plus doux et de plus tendre, tous les sentiments affectueux qu'elle excite, toutes les paroles délicates qu'elle inspire, toutes les effusions du cœur le plus aimant, offerts à Marie, ne seront jamais assez dignes de notre bonne Mère du ciel.

Aimons Marie de toute l'énergie de nos cœurs. Ayons pour elle toute la confiance joyeuse, tout le naïf abandon, toute la familiarité d'un petit enfant vis-à-vis de sa mère. Tout ce que nous ferons dans l'intention de lui plaire la contentera ; tout ce que nous lui dirons pour lui exprimer notre amour, elle l'écoutera.

Par amour, nous accepterons alors facilement tout ce que les saints nous disent sur les prérogatives de la Sainte Vierge, même si elles ne se présentent pas avec la certitude des vérités de la foi. Nous pou-

vons légitimement les admettre sans exiger de démonstrations rigoureuses.

Voyez, en effet, comme nous acceptons facilement les éloges et comme nous reconnaissons les qualités que la sympathie des autres nous prête à nous-mêmes et aux nôtres ! Croyons-nous par là manquer à la discrétion et cesser d'être raisonnables? Non, n'est-ce pas ! Pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Sainte Vierge, ne présumerions-nous pas que cette admirable prérogative de la maternité divine lui a valu de la part de Dieu toutes les qualités propres à glorifier celle qui devait être la Mère de son Fils ?

II

Apportons beaucoup de simplicité dans nos rapports avec Marie.

Dans les rapports avec une mère, on ne se croit pas obligé de peser tous ses mots, et de conserver une rigoureuse tenue. « Pour moi, dit Newman, à parler franchement, je ferais assez peu de cas d'une tendresse toujours soucieuse de la mesure et ne se permettant jamais, dans ses expressions, quelqu'une de ces mille folies où le cœur aime naturellement à s'épancher. Mais cela même, pour n'être ni choquant ni ridicule, a besoin de n'être pas froidement étalé devant les yeux des indifférents ou des étrangers. Tels soupirs embrasés d'une âme que l'amour de Dieu transporte hors d'elle-même, mis dans un livre en forme de méditation ou d'exercice, perdent tout ce qui les rendait explicables et ne sont plus qu'une vaine et déplaisante exagération. »

Si la Sainte Vierge est la plus parfaite et la plus auguste des reines, elle est aussi la plus tendre et la plus miséricordieuse des mères. Toute bénigne et toute bonne, elle ne veut point d'une vénération qui tiendrait ses enfants à distance. Elle nous tend les bras, elle désire que nous nous y précipitions et que nous en usions envers Elle avec cette respectueuse liberté, avec cette familiarité affectueuse qui caractérisent les rapports d'un enfant avec sa mère.

N'imitons pas les Jansénistes qui, s'ils n'ont pas banni totalement Marie de leur sombre religion, lui ont fait la place aussi étroite que possible. Leur piété rigide et triste supprimait la dilatation du cœur, l'amour affectueux, confiant et tendre, qui est le propre des enfants.

Imitons les saints, chez lesquels on trouve le véritable esprit du christianisme. Tous ils ont eu un amour très tendre et très filial pour Marie.

Oui, pour nous rassurer complètement, Dieu a donné à la famille humaine une Mère toute-puissante, parce qu'elle est aussi la Mère de son propre Fils, une Mère toute bonne qui veut provoquer dans ses enfants la confiance jusqu'à l'abandon. Comme cette vision d'une Mère placée entre Dieu et nous nous console, nous réjouit et bannit les craintes et les défiances ! Une mère ne juge pas, ne condamne pas ses enfants. Elle pardonne toujours, et toujours elle est prête à leur donner ce qu'elle a, et à se donner elle-même.

Marie ! c'est le dernier mot de la miséricorde ! Quand on va à Dieu par Marie, on le prend, pour ainsi dire, par son faible, nous affirme le Bienh. de Montfort. Si pécheur que l'on soit, quelques crimes que l'on ait commis, on peut toujours, en recourant à Marie, s'assurer un moyen d'obtenir le pardon.

* *

Il est au fond de notre cœur un sentiment qui précède, qui domine tous les autres et leur survit : c'est l'amour que nous portons à notre mère. Notre mère ! voilà le premier et le dernier objet de notre affection.

Quand notre langue bégaye son premier mot, c'est son nom qu'elle prononce ; et c'est encore lui qu'articuleront péniblement nos lèvres mourantes.

Non seulement nous aimons notre mère, mais nous voulons qu'on partage notre affection. Jamais il ne sera notre ami, celui qui n'a pour elle que du dédain, ne fût-ce que de l'indifférence. Au contraire, nous nous sentons attirés vers celui qui lui témoigne de l'intérêt, qui lui prodigue des égards et l'entoure de respect. Ces marques de déférence arrivent jusqu'à nous, en passant par le cœur de notre mère.

Or, si Jésus-Christ est Dieu, il est homme aussi. Il a une mère, c'est Marie. Sa mère! ah! il l'aime d'un amour bien supérieur à celui que nous portons à nos mères. Il a pour Elle, à la perfection, les mêmes sentiments qui nous animent à l'égard des nôtres. Par conséquent, ils sont nécessairement ses amis, ceux qui honorent la T. S. Vierge; il n'a rien à leur refuser. Il doit en être ainsi, la piété filiale l'exige. D'ailleurs, les faits sont là pour le prouver : non, jamais il n'a été dit qu'un serviteur de Marie ait eu recours à Elle, sans avoir obtenu de Jésus-Christ ce qu'il sollicitait par l'intermédiaire de sa sainte Mère. Allons donc au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie !

12e Jour

AIMONS MARIE D'UN AMOUR D'ADMIRATION, DE CONFIANCE ET DE RECONNAISSANCE

Il y a ici-bas des personnes qu'on regarde comme malheureuses; mais de toutes les créatures les plus infortunées qui sont sur la terre, il n'en est pas de plus malheureuses, dit le P. Faber, que celles qui n'aiment pas la Sainte Vierge. Que Dieu nous préserve de ce malheur, et nous fasse aimer la Sainte Vierge avec une tendresse toute filiale !

I

Ayons pour Marie un amour d'admiration.

Il y a en nous, surtout lorsque notre cœur a gardé sa pureté, une vive inclination pour tout ce qui rayonne la beauté, la grandeur et la bonté. C'est là une des meilleures tendances de notre nature, et nous sommes heureux de céder à cet attrait.

Or, la divine Vierge présente à nos regards, avec une splendeur incomparable, la beauté physique et morale la plus achevée ; elle reflète l'Etre divin autant qu'il est possible à une simple créature.

Elle est belle comme l'aurore naissante. Elle est douce et forte comme l'astre argenté des nuits.

Dieu se contemple en Elle comme dans un miroir;

En Marie, tout est lumière ;

En Marie, la fraîcheur, les charmes de l'enfance candide ;

En Marie, l'éclat de la virginité ;

En Marie, les joies d'une maternité virginale ;

En Marie, les trésors de la sainteté ;

En Marie, des ascensions continuelles vers Dieu dans une voie de paix, de pureté, d'amour ;

En Marie, les travaux, les mérites de la vie active ; en Elle, en même temps, les douceurs les plus relevées, les clartés les plus vives de la contemplation ;

En Marie, comme en Jésus, la mort : le plan de la Rédemption l'exige ; — mais la mort avec toutes

ses splendeurs : mystérieux sommeil bientôt suivi du réveil d'immortalité !

O beauté de notre Reine, vous êtes faite de vertus, de privilèges, de miracles ! Comment ne pas vous aimer ? Comment ne pas éprouver quelque chose des saints désirs d'un S. Ignace martyr, dont la seule ambition était de « contempler Marie, Mère de Jésus, l'objet de l'admiration et des désirs universels » ?

II

Ayons pour la T. S. Vierge un amour confiant.

Elle est si bonne que son cœur est compatissant pour toutes nos misères de corps et d'âme. Son cœur ne se lasse jamais de nous aimer.

L'ingratitude d'un enfant ne décourage pas l'amour de sa mère, parce que celle-ci ne désespère pas de le voir revenir à de meilleurs sentiments.

Ainsi en est-il de la T. S. Vierge à l'égard de ceux qui offensent son divin Fils : car le pécheur est son fils aussi, l'enfant de sa douleur.

Le saint Curé d'Ars disait : « On compare souvent Marie à une mère ; mais elle est encore bien meilleure que la meilleure des mères ; car la meilleure des mères punit quelquefois son enfant qui lui fait du chagrin ; elle croit bien faire. Mais la Sainte Vierge ne fait pas ainsi ; elle est si bonne qu'elle nous traite toujours avec bonté.

« La T. S. Vierge se tient entre son Fils et nous. Quoique nous soyons pécheurs, elle est pleine de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté plus de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur. Une mère ne court-elle pas au plus faible et au plus exposé ? Un médecin, dans un hôpital, n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades ?

« Le cœur de Marie est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien. »

Oui, elle est bonne Mère, et c'est pour cela que la mère chrétienne cherche à inspirer à son enfant les sentiments d'une vraie dévotion envers Elle; car elle sait que le serviteur de Marie ne périra pas.

Oui, elle est bonne Mère, et voilà pourquoi l'âme inclinée au mal l'invoque avec confiance, assurée qu'elle trouvera le secours dont elle aura besoin au moment de la tentation.

Oui, elle est bonne Mère, et voilà pourquoi le pécheur, au milieu de ses fautes les plus ignominieuses, l'invoque avec amour pour se relever et se reprendre à lutter avec un nouveau courage.

Oui, elle est bonne Mère, et voilà pourquoi le vieillard, sur le point de paraître devant Dieu, le malade sur sa couche douloureuse, baisent avec amour la croix de Jésus et sourient à l'image de Marie, assurés qu'ils sont de sa présence bénie au dernier moment, pour présenter leur âme à Dieu et la recommander à sa miséricorde.

III

Que notre amour pour Marie soit fondé sur la reconnaissance pour ses bienfaits.

Les livres de spiritualité sont remplis de faveurs de tout genre obtenues par l'invocation et le patronage de la T. S. Vierge. Combien ont été, par Elle, arrachés à la tyrannie du démon et retirés de la fange du vice ! Combien ont été enrichis de toutes les vertus ! Combien se sont sauvés, qui se seraient perdus sans elle !

Quelques-uns, esprits fermés aux sciences les plus élémentaires, ont reçu de Marie des connaissances variées et des lumières qui font l'admiration des siècles.

D'autres ont obtenu la santé du corps, la délivrance de maladies douloureuses et invétérées. Que de mères, voyant leurs enfants près d'expirer dans leurs bras, se sont jetées aux pieds de Marie, lui ont demandé de conserver, même par un miracle, des vies si chères et se sont relevées avec la certitude et la preuve que leur prière était exaucée ! Mais il faudrait des milliers de volumes pour mentionner tous les traits de ce genre. Il suffit de dire, de répéter la protestation que les chrétiens ont si souvent dans la bouche : « Rappelez-vous, ô Vierge Marie, que jamais, dans aucun siècle, on ne s'est adressé à vous inutilement ; que jamais vous n'avez repoussé celui qui demandait votre appui et implorait votre assistance !... »

O Marie, de combien de grâces ne vous suis-je pas redevable ? Je ne le saurai exactement qu'au ciel. Ce que je sais, c'est que vous pensez à moi à chaque instant.

* *

L'enfant qui aime sa mère se dévoue courageusement pour elle, il travaille et il combat pour elle, il défend sa vie et son honneur.

Ainsi devons-nous faire à l'égard de Marie. L'honneur de son nom nous est confié ; ne permettons pas qu'on lui jette l'injure. Devant tout ce qui l'outrage et même devant ce qui seulement la diminue, soyons prompts à venger ses titres. Si des esprits chagrins se plaignent que la piété envers Marie est trop entreprenante, imposons-leur silence en leur répondant que les fils n'ont font jamais trop pour honorer leur mère.

13e Jour

AIMONS MARIE COMME UN ENFANT AIME SA MÈRE

Un Jésuite, le P. Roh, disait à un prédicateur luthérien : « Nous autres, catholiques, nous conservons notre gaieté, notre bonne humeur. Vous autres, protestants, vous êtes toujours secs, compassés, tristes ! »

Le P. Roh avait un esprit de répartie, un enjouement qui le faisait rechercher. On ne s'ennuyait pas en sa compagnie. — « C'est vrai, avoua le ministre. Me direz-vous, après, le pourquoi, le parce que ? — Oh ! oui, répondit le Père Jésuite, qui jamais n'était embarrassé, je vais vous le dire, Herr Pastor. Quand, dans une maison, la mère manque, c'est une désolation. Lorsqu'elle vivait, les enfants étaient joyeux, vifs, alertes ; maintenant qu'elle est morte, les pauvres petits sont mornes, silencieux, tristes... Vous avez, dans votre prétendue Réforme, aboli le culte de Marie, vous n'avez plus de Mère ! Nous, catholiques, nous avons cette Mère de Jésus, la nôtre par adoption au Calvaire ; avec notre Mère du ciel, nous sommes toujours joyeux, sûrs d'être aimés, défendus, secourus, protégés ! »

Combien ces paroles sont vraies et consolantes ! Oui, nous catholiques, nous ne perdons, nous ne devons jamais perdre notre joie intérieure, notre confiance, puisque nous vivons sans cesse sous le regard et la protection de la meilleure des mères, de la T. S. Vierge Marie. Aimons Marie comme un enfant aime sa mère.

I

Pour l'aimer, en effet, nous n'avons qu'à nous rappeler sa fonction principale à l'égard de nos âmes : sa maternité.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « Que je l'aime, la Vierge Marie ! Si j'avais été prêtre, que j'aurais bien parlé d'Elle ! On la montre inabordable... Elle est plus Mère que Reine. » Rien de plus vrai. Marie est Mère ; aimons-la donc comme on aime une mère.

Quelle est cette femme que j'aperçois, penchée avec sollicitude sur un berceau, épiant tous les mouvements d'un petit enfant, retenant son souffle pour ne pas l'éveiller, le calmant par des caresses et par des baisers, par de douces et naïves chansons, lorsque le sommeil a fermé sa paupière ? C'est une mère ! Une mère ? Comment trouver des expressions assez tendres, assez délicates, pour dire ce qu'est cette créature bénie à laquelle nous devons la meilleure partie de nous-mêmes ; inimitable composé de grâce et de force, de dévouement et de bonté, d'innocence et d'amour, qui nous est apparue au seuil de notre existence pour mêler aux premières lueurs de notre intelligence le rayon de la foi, et pour diriger vers Dieu les premiers élans de notre cœur !

J'ai lu quelque part qu'une femme pieuse apprenait à son petit enfant à faire le signe de la croix. Tout à coup le bambin s'arrête, pensif, rêveur, puis le voilà s'écriant : « Au nom du Père et du Fils, mais où est donc la Mère ? » Ce cri, parti d'une âme simple, n'était-il pas sublime ?

Oui, à côté du berceau, il y a toujours la mère. Or, quel fut notre berceau à nous chrétiens ? Ce fut le Calvaire, cette montagne sainte où le Sauveur nous fit naître à la vie surnaturelle en répandant son sang pour notre rédemption. Eh bien ! au Calvaire, berceau de notre âme régénérée, j'aperçois aussi une mère.

II

Savourons tout ce qu'il y a de douceur dans ce nom de MÈRE *que l'Evangile donne à Marie.*

1. *La mère nourrit son enfant.* — Un enfant vient de naître : c'est une faible et chétive créature; chaque minute qui passe emporte avec elle une partie de ses forces ; où va-t-il donc trouver le soutien de sa nature défaillante ? Auprès de sa mère ; c'est elle qui lui donne l'aliment qui convient à sa frêle existence. C'est son devoir, c'est sa fonction. Elle prépare, elle rompt, elle distribue le pain que le père a gagné à la sueur de son front.

Marie est notre Mère dans l'ordre des choses spirituelles : elle doit donc dispenser à nos âmes la nourriture qui leur convient, la grâce de Dieu.

Par les humiliations de sa crèche, les travaux de sa vie, le martyre de sa croix, Jésus-Christ seul nous a mérité la grâce, et nous ne pouvons être sauvés que par lui. Mais, dans le plan admirable de la Rédemption, il a voulu que toute grâce, avant d'arriver à notre âme, passât par les mains de sa Mère. C'est Elle qui fait couler à travers l'Eglise, en flots intarissables, cette eau mystérieuse qui porte partout la vie et la fécondité.

Si telle est l'économie providentielle que Dieu ne veut nous accorder aucune grâce sans qu'elle passe par les mains de Marie, allons donc au Fils par la Mère ! Ce qu'il aurait refusé peut-être à notre indignité, il l'accordera sur l'intercession de sa Mère.

2. *La mère veille sur son enfant.* — Attentive à toutes ses actions, elle l'avertit des dangers auxquels il pourrait être exposé, elle dirige et guide ses premiers pas encore chancelants, et lorsqu'un péril le menace, c'est dans les bras et dans le cœur de sa mère qu'il cherche un abri protecteur. Pour vivre en vrais chrétiens, vous avez des difficultés à vaincre : le pauvre cœur humain se lasse si vite de la vertu ! Vous trouverez sur votre route bien des tentations, des exemples mauvais, des occasions d'offenser Dieu.

Lorsque la tentation se présentera à nous, faisons jaillir de notre cœur et de nos lèvres le nom de Marie, poussons vers Elle un cri de détresse, jetons-nous entre ses bras. Le péché ne viendra pas nous prendre sous sa toute-puissante sauvegarde ; on ne tue pas un enfant dans les bras de sa mère.

3. *La mère console son enfant.* — Lorsque l'enfant sent des larmes monter à ses yeux, il court près de sa mère, et celle-ci, doucement émue, le regarde comme savent regarder les mères, et elle lui dit, avec une voix inimitable, une de ces paroles dont les mères seules connaissent le secret ; et quand il a vu ce regard, et quand il a entendu cette voix, il se relève consolé.

Regardez : voici la Mère Consolatrice des affligés. Toutes les souffrances qu'une âme humaine peut ressentir, Marie les a éprouvées afin qu'elle pût compatir à tous les maux. Aussi, depuis dix-neuf siècles, que de larmes n'a-t-elle pas séchées ! Que de cœurs auxquels elle a rendu l'espérance !

Quand les âmes souffrent, elles viennent à l'église, au pied de l'autel de Marie ; elles se rappellent tout ce que cette Mère a souffert ; elles sentent qu'il y a là un cœur qui comprend le leur, elles lui disent avec confiance leurs peines, elles pleurent à l'aise devant elle et elles se relèvent consolées.

Oui, Marie vient en aide à toutes les misères, les misères de l'âme et les misères du corps. Comment en douter ? Faites un pèlerinage, allez dans ces sanctuaires que la reconnaissance et l'amour ont bâtis à Notre-Dame de Pitié ou de Consolation. Regardez les nombreux ex-voto suspendus à côté de l'autel. Que vous disent-ils ? Ils vous disent que Marie met sa puissance au service de toutes les infortunes et que sa miséricorde, à l'heure du péril, quand les hommes désespèrent, sollicite et obtient des miracles.

O Marie, consolez-nous dans nos tristesses, et quand viendra la dernière de toutes les angoisses, quand notre âme tremblante à la pensée du jugement qu'elle va subir ne saura à qui recourir, consolez-nous encore en nous montrant le ciel !

4. *Enfin, la mère exerce dans la famille, quand c'est nécessaire, une action réconciliatrice.* — Dans la famille, même la plus unie, la paix n'est pas éternelle ; il y a parfois des dissentiments, des contrariétés, des divisions. Or, c'est à la mère qu'il appartient de s'interposer pour mettre fin aux querelles, calmer l'irritation et rapprocher les cœurs dans une mutuelle réconciliation.

D'autres fois, c'est l'enfant qui, emporté par la fougue de la jeunesse, se révolte contre la première autorité qu'il rencontre sur le seuil de la vie ; que fait alors la mère ? Elle prie, elle intercède, elle s'en va triste et désolée, avec des soupirs et des larmes, de l'enfant coupable au père irrité, et elle ne retrouve la joie et le bonheur que lorsqu'elle a vaincu l'orgueil de l'enfant et fléchi la justice du père.

Voilà le rôle de Marie !

A certains moments, Dieu, comme poussé à bout par les crimes des hommes, par nos fautes peut-être, va nous frapper du glaive de sa justice ; mais en-

tre Dieu et l'homme il y a Marie, la Mère de miséricorde ; elle supplie, elle intercède, et Dieu se laisse toucher. L'amour a désarmé la justice : le pécheur est sauvé.

* *

Un jour, un jeune saint, qui était arrivé en très peu d'années aux plus sublimes vertus, laissait éclater avec transports la tendresse toute filiale qu'il éprouvait pour la Reine des anges, et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la T. S. Vierge, cet ange de la terre, en regardant le ciel et laissant apercevoir sur son visage le céleste épanouissement de son amour, dit cette parole : « La Mère de Dieu, c'est ma mère. *Mater Dei, mater mea est.* » C'était là le secret de son bonheur, le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour la Sainte Vierge.

Nous aussi, nous pouvons dire en regardant le ciel : « La Sainte Vierge, c'est ma mère ; la Mère de Dieu, c'est ma mère ! »

Comment ne pas l'aimer ?

14e Jour

AYONS UNE CONFIANCE ABSOLUE EN MARIE, PARCE QU'ELLE EST DISPENSATRICE DE LA GRACE DE DIEU

Il est un bien que nous devons préférer à tous les autres et qui est, à vrai dire, le seul bien nécessaire : c'est la grâce de Dieu. Cette grâce dépasse toutes les forces et toutes les exigences de la nature pour nous élever dans l'ordre surnaturel et nous rendre participants de la vie même de Dieu.

I

Or, c'est Jésus qui, par la Rédemption, nous a mérité la grâce ; et par conséquent il en est le suprême distributeur. Et par suite il est notre unique Médiateur en rigueur de justice.

L'œuvre du Sauveur n'est pas terminée sur le Calvaire, elle doit s'étendre à tous les siècles. Pour chacun, Jésus est la voie, et personne ne se sauve qu'en se soumettant à son influence salutaire. Tous les dons célestes sont dans ses mains et aucune grâce ne se distribue qui ne jaillisse de son humanité bénie. Nous ne formons avec Jésus qu'un seul corps mystique, dont il est la tête et nous les membres. Aussi, de même que dans le corps physique les membres ne vivent et opèrent qu'étant unis à la tête par les nerfs et recevant d'elle l'influx vital, la vie surnaturelle n'est possible en nous qu'à condition que nous restions unis au Sauveur, et que nous recevions de lui la communication de la grâce.

Nos prières, nos mortifications, nos luttes intérieures pour refréner nos passions, notre obéissance, notre fidélité à la loi, en un mot tout ce que nous faisons de bien pour arriver à Dieu, doit d'abord passer à travers l'humanité très sainte de Jésus, s'empourprer dans son sang béni, et par ce contact mystérieux devenir digne du Très-Haut.

Aussi Jésus est-il non seulement notre Rédempteur, mais aussi notre Médiateur et notre Avocat.

Les grâces que Jésus nous obtient par son intercession toute-puissante sont d'ordinaire canalisées pour ainsi dire dans les sacrements et dans le sacrifice, qui les portent ensuite jusqu'à nos âmes.

Ce sont les instruments les plus efficaces par lesquels il nous sanctifie.

II

Mais c'est l'enseignement commun dans l'Eglise qu'après Jésus, Marie est la distributrice de la grâce.

La grâce sanctifiante qui consiste dans l'union avec Dieu, dans la participation à sa vie, ne peut être accordée que par Dieu seul en vue des mérites de Jésus-Christ, et il nous l'accorde dans les sacrements. Mais la grâce actuelle, c'est-à-dire tous les autres bienfaits de l'ordre surnaturel, tous les secours que Dieu nous donne pour nous aider à faire le bien et à éviter le mal, toutes les faveurs temporelles qu'il nous accorde, les guérisons, la préservation dans le malheur, le succès dans les entreprises, en un mot, tout ce que nous demandons dans nos prières, Dieu nous l'accorde par l'intermédiaire de la Sainte Vierge et aussi des saints. Mais, tandis que les saints n'interviennent en notre faveur que si nous les prions d'une façon spéciale ou si nous nous trouvons sous leur protection à un titre particulier, la Sainte Vierge intervient dans tout bienfait que Dieu nous donne, lors même que nous n'avons pas songé à Elle.

C'est ainsi que, dans la foule des élus, bien peu sans doute ont été nos avocats auprès du Seigneur, mais la Sainte Vierge l'a été toujours. Tandis que la médiation des saints, leur intervention auprès de Dieu en faveur des hommes est particulière, celle de la Sainte Vierge est universelle, puisqu'elle s'étend à tous les hommes et se retrouve dans tout bienfait que Dieu leur accorde.

Il est donc vrai, comme parle Bossuet, « qu'ayant reçu une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons aussi, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne ». Comme elle a coopéré, d'une façon secondaire sans doute, mais très réelle, à l'acquisition de la grâce, elle en est la trésorière et la dispensatrice discrétionnaire. Ainsi la grâce nous est accordée avec le concours de trois volontés : la volonté de Dieu qui la confère, la volonté du Christ qui la mérite et la volonté de Marie qui la répand. Et S. Bernard, résumant dans une parole célèbre l'enseignement, au moins implicite, des papes et des docteurs, des théologiens et des saints, a pu dire : « Pas une grâce ne descend du ciel sur la terre qui ne passe par les mains de la Vierge Marie. » Doctrine admirable qu'est venu confirmer naguère un acte pontifical de la plus haute portée : l'institution par Benoît XV d'une fête, le 31 mai, en l'honneur de la Médiation de Marie.

Nous adressons-nous, dans nos supplications, directement à Dieu ou à son Christ, ils s'inclinent vers Marie et nous exaucent par Elle. Nous adressons-nous aux anges et aux saints, ils font monter jusqu'à Marie leurs intercessions, et c'est par elle, uniquement par elle, qu'ils nous obtiennent toutes les grâces opportunes et efficaces.

Telle est, dirons-nous avec S. Bernard, la volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie : « *Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.* »

Si donc nous luttons victorieusement contre les suggestions du démon ou la révolte des passions, pour nous tenir éloignés du mal ; si nous marchons d'un pas sûr et avec aisance dans la voie qui mène au salut ; si nous goûtons les attraits de la piété ; si nous allons de progrès en progrès, et si nous parvenons à gravir peu à peu les sommets de la perfection, à qui en sommes-nous redevables ? Sans doute à Dieu le Père qui communique la grâce à son Fils ; sans doute au Christ Jésus qui communique la grâce à sa Mère ; mais finalement à la Vierge Marie qui fait descendre la grâce jusqu'à nous.

* *

O Vierge sainte, Mère de la divine grâce, nous vous le promettons, nous serons plus que jamais vos dévots et fidèles serviteurs ! Sachant la place importante que vous occupez dans l'œuvre de notre sanctification, nous redoublerons à votre égard de respect, d'amour et de confiance. Toujours votre image bénie reposera sur notre cœur, comme un joyau et comme un bouclier ; toujours nos lèvres déposeront sur votre front la couronne quotidienne des *Ave Maria ;* toujours vos fêtes nous trouveront au pied de vos autels ; toujours nous continuerons à vous confier nos besoins pour recueillir vos bienfaits. Et ainsi nous mériterons de voir se réaliser pour chacun de nous la consolante parole de S. Alphonse de Liguori : « La dévotion à la T. S. Vierge est la dévotion des âmes prédestinées, et il est impossible qu'une âme dévote à Marie périsse pour l'éternité. »

15e Jour

INVOQUONS MARIE DANS LA MALADIE

Avant de frapper son coup définitif, la mort livre à notre corps de nombreux assauts. Nous appelons ces tentatives, des maladies. La maladie est le premier pas que la mort fait chez nous. Si elle ne brise pas complètement les liens qui unissent l'âme au corps, elle les relâche et les détend. En réalité, elle nous détruit pièce par pièce et fait de notre corps une ruine avant que la mort en fasse un cadavre.

Au milieu de ce long cri de douleur qui s'élève du sein des souffrances, l'humanité entend un nom plein de charme qui retentit surtout au cœur du chrétien malade, et ce nom béni, c'est celui de Marie, santé et salut des infirmes.

I

Marie obtient aux malades leur guérison, quand elle est selon la volonté de Dieu.

Lorsque le malade se sent envahi par la maladie et qu'il constate l'impuissance de la science humaine à le guérir, il ranime dans son esprit et dans son cœur tout ce qu'il a de foi, d'espérance et d'amour en Marie. Il se dit à lui-même : « Eh bien ! je me ferai transporter dans un sanctuaire vénéré de la Mère de Dieu ; elle peut tout m'obtenir, car elle est toute-puissante sur le cœur de son Fils. L'Eglise l'invoque comme le *Salut des infirmes,* elle peut donc me guérir. Oui, elle me guérira, car je suis son enfant, et je suis malheureux ! » Et maintenant, le voilà, suivant son pieux désir ; il est devant la statue de Marie, il la regarde avec amour, il prie, il pleure, il espère ; et, soudain, il lui semble que la lumière arrive à ses yeux, le son à ses oreilles, et que le mouvement revient à ses membres paralysés ! Il se lève, il est guéri. Miracle ! miracle !

Il est incontestable que beaucoup de guérisons ont été opérées et s'opèrent encore par l'invocation de Marie, et que cette Vierge bénie n'a pas cessé de justifier le titre que l'Eglise lui donne en l'appelant le *Salut des infirmes.*

Quand on visite ces sanctuaires renommés par les merveilles de la protection de Marie et que l'on voit ces flots de pèlerins qui passent et se renouvellent chaque jour, soit pour implorer, soit pour remercier, on se sent tout imprégné d'une irrésistible confiance. On contemple avec émotion ces mille cierges qui symbolisent la ferveur de la prière, ces murs surchargés des noms de ceux qui ont été miraculeusement guéris, ces appareils orthopédiques, les béquilles de ceux qui s'étaient traînés péniblement jusqu'aux pieds de Marie, et l'on bénit Dieu qui a voulu que nous rencontrions cette douce main pour panser nos plaies, la main de la Vierge Marie.

Et tous ces prodiges inscrits par la reconnaissance publique ne sont pas la millième partie des guérisons corporelles que Marie se plaît à accorder tous les jours à la prière de ceux qui l'invoquent avec confiance.

II

Marie obtient aux malades la résignation et la consolation dans leurs souffrances.

Quoi de plus triste que la maladie quand il n'y a pas d'espoir de guérison ? Le patient est là, étendu sur sa couche, en proie à des douleurs aiguës, à de cruelles insomnies, souffrant le jour, souffrant la nuit ; son estomac refuse la nourriture qui pourrait ranimer ses forces, ses membres sont condamnés à l'immobilité. De combien de manières la maladie ne nous torture-t-elle pas ?

« Là elle étend, dit Bossuet, là elle retire, là elle retourne, là elle disloque, là elle relâche, là elle engourdit ; là sur le tout, là sur la moitié. Là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par un tremblement. Pitoyable variété, chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps que le péché a donné en proie à ses cruelles bizarreries. »

Quand la T. S. Vierge ne croit pas devoir accorder aux malades leur guérison, elle leur accorde du moins la grâce de la résignation. Elle leur fait comprendre que Dieu leur envoie cette épreuve afin de leur fournir le moyen de satisfaire à sa justice pour leurs péchés et d'acquérir des mérites pour le ciel.

Nous avons été quelquefois témoins du découragement de certains malades qui ne pouvaient plus espérer leur guérison. Ils n'avaient pas la foi, ils n'avaient pas pour les consoler les perspectives du Paradis ; lorsqu'ils se voyaient perdus sans retour, leur désespoir était tel qu'ils nous paraissaient comme dans un enfer anticipé.

Quelle différence avec les malades chrétiens qui aiment Jésus et sa Mère et à qui on peut tenir le langage de la foi : « Courage ! Jésus et sa Mère ont enduré pour vous sur le Calvaire le martyre de l'amour ; unissez vos souffrances à leurs souffrances, acceptez votre état, sinon avec joie, au moins avec une douce résignation. »

Combien de malades comprennent ce langage de la foi et trouvent par là le courage dont ils ont besoin pour adorer la volonté de Dieu se manifestant à eux dans la souffrance ! Alors la pensée de Jésus et de Marie donne à leur âme un calme vraiment céleste. Leur image est comme une douce apparition qui charme leurs douleurs et qui fait luire à leurs yeux l'espérance du Paradis.

* *

Que d'exemples nous pourrions citer des attentions délicates que Marie réserve aux infirmes ! En voici un, entre mille, tiré de la vie des Saints.

Une des saintes les plus éprouvées que l'on ait vues fut sainte Lydwine, condamnée pendant des années aux souffrances les plus aiguës, aux maladies les plus répugnantes. Mais elle appelait à son aide Marie, le *Salut des infirmes,* pour qui elle avait une dévotion des plus tendres. Souvent la Sainte Vierge lui envoyait un ange pour adoucir ses cruelles douleurs et la réjouir par sa beauté. Parfois cet ange, beau comme l'aurore, la conduisait aux pieds de la

Reine du Ciel, à qui elle offrait l'hommage de son filial amour avec des élans de joie inexprimable, puis il la promenait dans un jardin où elle se reposait délicieusement dans une atmosphère de suavité parmi des fleurs de paradis. D'autres fois elle descendait avec lui en purgatoire, et, en considérant les tourments des âmes qui expient durement leurs fautes, elle s'animait à souffrir plus courageusement, à expier ici-bas, dans le purgatoire de la maladie. Elle fut même transportée au ciel, au milieu des élus. Quand elle se réveilla de son extase, elle avait éprouvé une telle félicité qu'il lui était impossible de rien raconter de ce qu'elle avait vu, goûté, entendu. Elle ne put que redire ces paroles que lui adressa un habitant du séjour céleste : « Lydwine, supporte avec courage les douleurs de la vie... Nous aussi, nous avons souffert et combattu sur la terre, mais vois de quel repos, de quelle paix nous jouissons, et pour l'éternité ! »

Bienheureux ceux qui souffrent pour l'amour de Marie ! En invoquant la protection de la *Santé des malades*, ils puiseront dans la souffrance une félicité intime qui surpasse tout sentiment.

16e Jour

INVOQUONS MARIE DANS NOS NÉCESSITÉS D'ORDRE TEMPOREL

Allons à Marie dans toutes nos nécessités de l'ordre temporel. Elle est mère, et elle s'inquiète, comme les mères, de tout ce qui intéresse ses enfants, pour la vie de leur âme, sans doute, mais aussi pour tout ce qui a trait à leurs intérêts matériels.

I

Rappelons ici un fait de la vie de Notre-Seigneur : les noces de Cana.

Jésus, en prenant part à cette réjouissance, avait ses desseins. Il voulait, par sa présence, manifester tout son respect pour le mariage institué par Dieu lui-même et indispensable à la société humaine. Il montrait encore que les joies de cette fête, bien qu'assez bruyantes, pouvaient être sanctifiées. Marie, en s'y rendant aussi, remplissait un devoir de l'amitié et corroborait la leçon donnée par son Fils. Elle était donc là, elle si modeste, si retenue, si silencieuse, ne gênant en rien les expansions des gens de la noce ; elle était même toute disposée à s'entremettre afin de leur procurer tout ce qui leur serait nécessaire pour la circonstance, et au besoin ce qui pouvait servir à entretenir leur joie. Elle devait bientôt le leur prouver.

Durant le repas, le vin manqua, et Marie peinée dit à son Fils : « Les convives n'ont plus de vin. » Cette remarque équivalait à une prière. Jésus cependant répondit à sa Mère : « Femme, laissez-moi faire ; il n'y a là rien qui importe à vous et à moi. Mon heure n'est pas encore venue. » Marie comprit qu'elle était exaucée, et elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce que Jésus vous dira. »

Or, il y avait là six urnes de pierre pour les purifications usitées chez les Juifs ; chacune contenait de deux à trois mesures, environ cent litres. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez ces urnes d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus leur dit alors : « Prenez-en maintenant et portez-en à l'intendant. » Et ils lui en portèrent. Mais aussitôt que celui-ci l'eut goûté, ne sachant d'où venait ce vin, il appela l'époux et lui dit : « On donne d'abord le bon vin le premier, et à la fin du repas, quand les convives sont un peu blasés, on offre le plus ordinaire. Mais vous, vous avez gardé le meilleur pour la fin. »

C'était le premier miracle de Jésus, et ce miracle avait été obtenu à l'intervention et à la prière de Marie. C'était, de la manière la plus frappante, par un fait sensible à l'entrée de la vie publique du Sauveur, l'application de cette loi que tout, pendant la durée du temps et de l'éternité, nous est venu, nous vient et nous viendra de Jésus par la médiation de Marie ; c'était la démonstration saisissante que cette divine Vierge, après nous avoir donné Jésus, la source de tous les biens, est chargée de nous procurer encore tout ce qui découle de lui.

Et les circonstances dans lesquelles se faisait cette application étaient remarquables ; elles manifestaient avec une pleine évidence toute l'étendue de la fonction de Médiatrice dévolue à Marie et le vaste domaine dans lequel elle pouvait l'exercer. En effet, par ce qui s'était passé aux noces de Cana, au sujet du vin qui manquait, il apparaissait certain que Marie pouvait, en dehors de tout ce qui regarde d'une manière immédiate la sanctification et le salut, solliciter et obtenir pour nous-mêmes ce qui ne peut s'y rapporter que d'une manière éloignée, ce qui y semble assez indifférent, et par suite toute la multitude des biens temporels pouvant nous être une source de joies légitimes.

Cela s'est vérifié dans le cours des siècles d'une manière étonnante, et l'on peut dire que Marie a été une véritable providence en se chargeant dans une multitude de cas de soulager des détresses corporelles et d'accorder des biens terrestres.

II

Ayons donc confiance en Marie dans toutes nos nécessités d'ordre temporel.

Dans toutes ses nécessités temporelles, l'humanité a recours à Marie. Une famille est-elle à bout de ressources ? Elle s'adresse à la bonté de Marie. Une mère voit-elle son enfant en danger ? Elle court allumer avec foi un cierge devant la statue de Marie. Un couvent de religieuses manque-t-il du pain nécessaire ? Ces saintes filles implorent le secours de Marie, et il n'est pas de Congrégation qui n'ait à raconter comment Marie vint à son aide dans les circonstances les plus difficiles.

L'ennemi envahit-il un pays ? Une contrée craint-elle pour ses récoltes menacées par le froid intense, la pluie, la sécheresse ? Une ville est-elle atteinte par un fléau quelconque ? Tous les cœurs se tournent vers Marie et se concertent pour un vœu ou une neuvaine en son honneur.

Evidemment, Marie n'accorde pas toujours les grâces d'ordre temporel qu'on lui demande. Il y a pour cela de nombreuses raisons. D'une façon générale, on peut dire que ce que nous demandions alors ne nous était peut-être pas utile et même qu'il pouvait nous être nuisible. C'est par amour que Marie refuse d'exaucer notre prière, comme la mère refuse à ses enfants des objets, des armes avec lesquels ils risqueraient de se blesser.

Ayons confiance en Marie. Dans tous nos besoins, allons à elle simplement, comme des enfants vont à leur mère. Déposons dans son cœur toutes nos demandes, et, dans la mesure où Dieu le voudra, elle nous viendra puissamment en aide. Si elle ne nous accorde pas ce que nous lui demandons, elle nous obtiendra des grâces meilleures qui compenseront largement celles qu'elle croit devoir nous refuser.

III

Marie ne peut nous accorder les biens de l'ordre temporel que par rapport à notre fin dernière, qui est le salut de notre âme.

Les grâces de l'ordre temporel sont évidemment de beaucoup inférieures à celles de l'ordre spirituel.

L'homme a pour fin dernière la vie éternelle, qui sera pour lui heureuse ou malheureuse, selon qu'il l'aura méritée dans la vie présente.

C'est donc cette vie éternelle qui est seule vraiment digne de ses efforts, puisque la vie présente, si longue soit-elle comparativement, est en réalité si courte ! Ce qui importe donc avant tout, c'est moins de posséder les biens de ce monde que d'obtenir le Paradis. Mieux vaut endurer toutes sortes de privations sur terre, que d'être privé des joies du ciel.

Or, il arrive parfois que ce que nous désirons n'est pas en harmonie avec nos véritables intérêts, parce que nous ne nous préoccupons pas assez de notre fin dernière. Notre corps est matière et nous vivons dans un monde tout matériel qui donne une très grande place aux intérêts du corps. Le péché originel a brisé l'équilibre qui existait dans nos facultés, et nous sommes naturellement portés à rechercher avec avidité les biens qui flattent nos sens, en leur sacrifiant au besoin les biens supérieurs de l'âme.

Heureusement que la Sainte Vierge connaît et veut nos vrais intérêts, et de même qu'une mère refuse un couteau dangereux à son enfant qui le demande pour s'amuser, ainsi notre bonne Mère du Ciel reste quelquefois sourde à nos imprudentes prières.

Peut-être que, tout bas et instinctivement, nous ne pouvons nous empêcher de faire, à part nous, quelque réflexion qui attriste le cœur de notre Mère. Hâtons-nous alors de comprimer tout sentiment de cette nature. Soyons sûrs qu'un jour, au ciel, nous bénirons Marie qui, lisant dans la science divine, nous aura refusé un bienfait dont nous aurions abusé.

Soyons sûrs aussi que les prières que nous aurons faites ne seront pas perdues. Comme une bonne Mère, Marie aura compensé son refus par les grâces d'un autre ordre qui nous auront aidés à faire notre salut ou à progresser dans la vertu.

* *

Pressée par l'ardent amour de Dieu qui consumait son âme, Mlle de Lamourous, peu après la grande Révolution, ouvrit à Bordeaux un asile de filles pénitentes ; elle les reçut sans ressources, malades, hors d'état de travailler ; et pendant près de quarante ans, elle pourvut seule aux besoins d'une communauté devenue très nombreuse. On comprend combien elle avait besoin des secours de la Providence; aussi, son amour de Dieu avait-il un cachet particulier de confiance, et elle avait choisi pour appuis auprès du bon Maître Marie et Joseph.

A chaque instant elle recourait à sa divine Protectrice. Ses enfants manquaient-elles de pain? « Secours très puissant dans nos plus pressants besoins, secourez-nous ! » disait-elle, et le secours venait. Elle regardait Marie comme la première Supérieure de la maison, et faisait d'abord déposer à ses pieds les dons et les ouvrages qui y étaient apportés. Etait-elle embarrassée pour acquitter des mémoires ? Elle les confiait à la Sainte Vierge et ne manquait pas de lui en faire hommage dès qu'ils étaient payés. L'image de la Mère de Dieu rayonnait dans toutes les salles de l'établissement et dominait la maison; les fêtes de Marie étaient des jours d'innocente récréation pour les pensionnaires.

Dans les besoins qu'elle éprouvait en ce qui concernait le gouvernement spirituel ou temporel de sa maison, elle écrivait à sa céleste Bienfaitrice, entrant dans le détail de ses peines ; ensuite, elle attendait en paix le secours qui était la récompense ordinaire, et alors elle adressait à Marie une lettre de reconnaissance. Un jour qu'elle n'avait plus que deux liards, elle les fit porter au pied de la statue de la Sainte Vierge.

Après la mort de Mlle de Lamourous, la maison, composée de trois cents personnes, se trouva dans une crise des plus violentes et dans le danger le plus alarmant pour son existence. On se hâta d'écrire à Marie que Mlle de Lamourous l'avait nommée et établie première Supérieure, et à son chaste époux S. Joseph... La lettre fut écrite le 29 septembre 1836. Le lendemain, le secours arriva, et bientôt les dettes dont la note avait été déposée aux pieds de la Sainte Vierge furent payées ; elles s'élevaient à plus de dix mille francs.

Ayons confiance en Marie dans toutes nos nécessités d'ordre temporel. Dans la mesure où Dieu le voudra, elle viendra à notre secours.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

II

L'EUCHARISTIE LIBÉRATRICE DES PASSIONS

Notre grande épreuve, m. f., surtout quand nous sommes jeunes ou relativement jeunes, ce sont nos passions, c'est-à-dire nos tendances innées vers l'excès des jouissances. Nous sommes emportés, comme malgré nous et comme par des forces étrangères, à la violation des lois morales qui sauvegardent notre dignité d'hommes et de chrétiens. Il y a ainsi, dans les meilleurs cœurs, des cavernes obscures où, bien cachés, les vices embusqués attendent le moment de faire irruption dans nos vies. Et c'est tous les jours que nous subissons l'assaut des forces mauvaises qui sont installées dans notre sang et dans nos moelles, et que nous ne pouvons chasser de nous-mêmes, pas plus que nous ne pouvons nous débarrasser de notre nature.

Il en est parmi nous qui sont plus violemment harcelés par ces hôtesses indésirables, et j'en sais dont toute l'existence n'a été qu'un long combat, une lutte amère avec des alternatives de victoires et de défaites, mais sans même une de ces courtes trêves qui permettent aux combattants de respirer. Obsédante, implacable, une voix les poursuit, la voix que Jésus entendit sur la montagne de la tentation : « *Mitte te deorsum !* Jette-toi en bas ! » Un grand nombre, pris de vertige, obéissants, se jettent en bas dans le vide, c'est-à-dire dans le péché.

Eh bien ! m. f., je viens vous dire ce soir : Il y a une force plus puissante que la force de vos passions : c'est l'Eucharistie. C'est elle qui les apaise dans l'âme individuelle, et c'est elle qui assainit le monde.

I. — *Dans l'âme individuelle*

1. Nos passions sont de deux sortes, bien qu'elles partent toutes du même foyer, qui est l'amour de nous-mêmes, ou l'égoïsme. Les unes sont des passions de l'esprit, comme l'orgueil et ses mille formes

qui reviennent toutes à une excessive et sotte admiration de soi ; l'avarice, qui est une complaisance de l'âme dans la possession des biens terrestres ; l'envie, qui est un désir avide, cupide, vorace, de ce qui appartient à autrui ; la colère, qui est la révolte de l'esprit devant la contradiction qu'on lui oppose, ou l'injustice qu'on lui cause. Les autres sont des passions de la chair : la luxure, qui se complaît dans les sensations brûlantes de la lubricité ; la gourmandise, qui se gave de nourriture et qui s'enivre de vin et d'alcool ; la paresse, qui est le recul de l'être devant la peine que nécessite l'effort.

Elles sont coupables, parce qu'elles violent l'ordre, et elles sont funestes, parce qu'elles troublent l'esprit, abaissent l'âme et tendent à bouleverser et à détruire la vie sociale. Nous en avons la preuve et le spectacle aujourd'hui : une vraie et mortelle bataille se livre entre les hommes dont les uns, nantis, gorgés, repus, durs, voient les autres se dresser contre eux, le cœur tout à la fois rongé d'envie et gonflé de colère, prêts à balayer toutes les lois pour entrer par effraction dans un illusoire paradis terrestre. C'est la lutte à mort des charnels contre les charnels... Voilà les passions qui nous agitent, nous troublent, nous entraînent au mal, tuent la vie de notre âme.

Elles sont en nous tous, en germe d'abord; mais ces germes se développeront si vous n'y prenez pas garde, et c'est alors que vous serez en péril : elles seront devenues si vigoureuses, si fortes, si avides, si violentes que vous ne pourrez rien contre elles. Elles vous enlaceront, elles vous étoufferont, elles vous dévoreront. Un jour, un missionnaire de la Guadeloupe, seul dans sa chambre, après une journée de terrible fatigue, lisait son bréviaire à la clarté d'une petite lampe. Dehors, la nuit était splendide et tranquille. Parfois, un cri de bête fauve s'élevait au loin, comme un gémissement ou comme une menace. Rien à craindre ; la maison était bien barricadée. Malgré tout, le prêtre, averti par un pressentiment, sentait en lui une inquiétude : il nous arrive que nous sentions ainsi une présence avant de la voir. Tout à coup il lève les yeux ; devant lui, un serpent énorme, dressé sur l'enroulement de ses anneaux, le regarde de ses yeux ronds étincelants d'un feu rouge, prêt à s'élancer sur lui et à l'enlacer de son long corps, plus dur et plus solide qu'une chaîne d'acier. Il n'eut que le temps de saisir son revolver et de tirer. L'horrible bête s'abattit sur le plancher avec le bruit d'un cordage qu'on jette à terre.

C'est ainsi que les passions viennent à nous sans bruit, grandies et grossies en nous sans que nous nous en soyions aperçus, forces hostiles, redoutables, extrêmement difficiles à vaincre.

Comment arrêter leur développement ? Par quels moyens les abattre ou paralyser leur vigueur agressive, d'autant plus puissante contre nous que toute notre nature est leur complice ?

Comment, sans Dieu, refréner, juguler nos appétits déréglés et les plier à la loi de Dieu ? Comment refouler nos instincts inférieurs, ressaisir le gouvernement de notre âme et de nos sens, y rétablir l'ordre, les soumettre à la discipline chrétienne, les sauver du mal et les attacher au bien, les sanctifier en un mot ?

2. Il n'y a qu'un moyen et je vais vous l'indiquer.

Le combat est dur, m. f., que nous avons à livrer. Pas un saint qui ne l'ait senti et qui n'en ait gémi, parfois amèrement.

Mes passions, c'est l'orgueil, la vanité, l'esprit d'indépendance ; mes passions, c'est la jalousie et l'envie ; mes passions, c'est l'avarice et une attache furieuse aux biens de ce monde ; mes passions, c'est l'amour de la richesse mal acquise ; c'est la haine, c'est le luxe, c'est le plaisir, c'est la sensualité sous toutes les formes. Voilà mes passions, et je ne les confesse pas toutes ! Quelle meute ! Quelle bande de monstres, harcelante et tyrannique ! Encore un coup, qui m'en délivrera ?

Une puissance étrangère vient, au surplus, les activer, les aiguillonner, les exciter, les enflammer. Les mauvais esprits s'attaquent aux âmes comme les abeilles, à l'automne, s'attaquent aux fruits qui pendent à l'arbre, et surtout à ceux, trop mûrs, que le vent a abattus, et qui gisent sur la terre, ouverts et perdant leur suc par leurs blessures. Une âme à bas est plus exposée encore que les autres à leurs visites et plus profondément mordue. Faudra-t-il donc se laisser dévorer ?

Non, je l'ai dit, vous pouvez vous défendre et même triompher.

Parce qu'elles ont leur siège dans les sens et dans la chair, dans le corps pour tout dire, et que le corps ne raisonne pas, ne comprend rien, demeure sourd le plus souvent aux arguments, aux considérations, aux supplications de l'esprit, on le ramène au bon sens par la force. On le châtie pour le réduire en servitude, afin que l'âme soit maîtresse. C'est bien : S. Paul l'a fait : « *Castigo corpus meum*, disait-il. Je châtie mon corps. »

N'y a-t-il donc pas d'autres moyens de venir à bout de ses passions ?

Il y a la prière, il y a la vigilance ; mais il y a, avant tout, la communion. « Non pas, comme on l'a dit éloquemment (Mgr Landrieux) et avec vérité, non pas le fait matériel d'ouvrir la bouche et de recevoir l'Hostie, mais la communion avec le régime de vie morale, avec les dispositions profondes de l'âme qu'elle comporte et qu'elle exige : la foi indispensable. La foi est indispensable, la messe est obligatoire ; mais la foi et la messe ne sont que des acheminements à la communion, et n'aboutissent qu'avec la communion. » Là est le salut.

« Tout cœur que Jésus-Christ ne vient pas visiter de temps en temps au moins, auquel il ne communique pas sa force infinie, est plus ou moins faible en face de ses passions, en face des séductions du dehors, laisse plus ou moins périr en lui la vertu, le respect de Dieu, la charité, la pudeur. C'est un fait d'expérience : abandonner l'Eucharistie, c'est abandonner la vertu. » (Mgr Laroche). Inversement on a droit de dire : tout cœur que Jésus-Christ vient visiter de temps en temps au moins, auquel il communique sa force infinie, sera fort en face des passions et des séductions du monde et il deviendra capable de toutes les vertus.

Pourquoi ? Parce que la communion éveillera dans ce cœur un amour plus grand et plus triomphant que l'amour de soi. Comme l'a très bien vu un de nos prédicateurs contemporains, c'est l'Hostie qui entretient cet amour sur la terre. Je puis sentir la présence de Dieu dans la création ; j'y découvre sa grandeur et sa beauté, sa bonté pour toutes ses créatures ; je n'y découvre pas sa tendresse pour moi ! Pour que je l'aime et pour que je sacrifie à son amour l'amour, si fort enraciné, qui est en moi pour moi-même, il faut que j'en sente l'objet adoré près de moi. Il faut que son cœur batte sur mon cœur.

Dans l'Eucharistie, ô mon Dieu, je vous trouve tout entier ! Votre cœur est là vivant et battant,

Vous venez à moi, vous venez en moi ; je vous possède et vous me possédez. Mon amour, plus fort que la mort même, devient capable de tout renverser et d'arracher, pour vous plaire, jusqu'à mes attaches naturelles les plus profondes et les plus chères. Si mon amour est vraiment grand, il m'élèvera au-dessus des tourments de la passion ; uni à mon Dieu, je vivrai plus haut que la région des sens, et l'on ne craint plus l'orage ni ses foudres, quand on plane au-dessus des nuages !

Que s'il s'agit des passions plus délicates du cœur, Jésus-Eucharistie sera encore notre libérateur. Le cœur veut aimer ; il veut des affections et des tendresses. Il les cherche quelquefois hors du devoir ; il se crée des idoles, ou plutôt il se crée une idole, il s'en fait le serviteur, l'esclave, l'adorateur agenouillé. Rien n'existe pour lui que l'être qu'il choisit et qu'il idéalise au point d'en faire un être divin. O mirages du cœur, quel est votre enchantement et votre sottise !... Que faire pour revenir à la raison et au calme ?

Réfléchissez, considérez combien est fragile l'objet de vos adorations, combien imparfait. Mais surtout, allez croyants, à la Table sainte. Toute beauté périssable pâlira près de la Beauté increée qui vous y attend. Là est pour vous un amour plus grand et plus doux que celui de votre rêve.

Il arrivera parfois que Jésus semblera vous abandonner aux violences de la tourmente morale qui vous emporte. Vous vous débattez, éperdus de crainte et d'horreur, devant l'abîme qui vous attire, où vous vous sentez tomber. Ne vous désolez pas ; jamais Jésus ne fut plus près de vous. « Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, dit le grand Apôtre, si la puissance du Christ habite en moi. Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis plus fort. » Ames tentées, vous pouvez dire ces mêmes paroles, car le moment viendra, soyez-en sûres, où vous sentirez le secours arriver à toute bride ; une main, — sa main, — vous retirera de l'abîme et vous sauvera au moment même où vous alliez vous croire perdues.

Fussiez-vous même au fond du gouffre, si vous appelez, il vous répondra, il vous ramènera à lui, plus vite que l'aigle ne ramène son aiglon tombé du nid sur la cime où il a placé sa demeure !

L'Eucharistie purifie, mais ce n'est pas là toute son action ; parce qu'elle purifie, elle pacifie. Et cela va de soi. Le grand Apôtre disait : « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* » Il avait raison. Mais il ne pouvait être sûr que Dieu était pour lui. Nous, nous en sommes sûrs, quand il est dans notre cœur ! Alors, que craindrions-nous ? Quel ennemi ? Quel piège ? Et pourquoi notre âme se troublerait-elle ?

La vie d'une âme unie à son Dieu dans le sacrement de l'amour ressemble à ces calmes jours d'été où la brise chemine et circule sous le dôme bleu d'un ciel inviolé. L'herbe des champs frissonne à peine ; les feuilles des arbres tremblent à peine ; aucune inquiétude ne trouble la nature, et la terre au loin exhale sa bonne odeur comme un encens...

II. — *Dans l'âme du monde*

Le miracle que l'Hostie accomplit dans l'âme individuelle, elle l'accomplit pareillement dans l'âme du monde. Elle le moralise. Elle le pacifie.

1. Dans l'ombre des Catacombes, l'Hostie commence l'assainissement du vieux monde, tombé dans la plus basse corruption. Ceux qui viennent là recevoir le corps du Christ, apprennent à respecter leur propre corps ; ceux qui viennent là goûter les douceurs de l'esprit en goûtant les mystères de la foi, apprennent à mépriser les sensations de la chair. Là, nourries du Pain des anges, apparaissent pour la première fois dans la société ces vierges chrétiennes, plus pures que les antiques vestales, les Cécile et les Agnès, dont la chaste postérité sera plus nombreuse que les étoiles du ciel, ces vierges qui s'écrient : « J'aime le Christ, il est mon unique amour ! Je le reçois sans être souillée et je puis le toucher sans cesser d'être vierge. *Amo Christum, quem cum accepero casta sum, cum tetigero virgo sum.* »

Grâce à l'Hostie qui ne veut que des cœurs purs dans des corps chastes, il y a au milieu de cette mer qu'est l'humanité, mer toujours agitée, soulevée et houleuse sous le fouet de tant de passions, il y a de nombreux et larges îlots à l'abri des orages : des couvents et des monastères où l'on vit dans la paix de l'esprit et des sens, et d'où rayonne au loin le prestige de la vertu.

Le monde n'aspirait qu'à la jouissance ; il connaît maintenant le sacrifice. L'amour de Jésus, exalté par l'Hostie, a fait ce miracle.

Voyez le monde, le monde d'autrefois et d'aujourd'hui. Que cherche-t-il ? que veut-il ? La vie facile, joyeuse, abondante en plaisirs de toutes sortes, une vie qui soit, surtout, une fête éternelle des sens. Jouir, jouir sans cesse et sans fin, voilà sa devise. Jouir par dessus tout dans son corps, savourer toutes les voluptés, s'en nourrir, s'en repaître, s'en gaver !

Où trouve-t-on dans un tel monde la vie sérieuse, le courage devant le devoir, l'abnégation et le dévouement, toutes ces vertus dont la société ne peut se passer sans mourir ? Cherchez ; vous chercherez longtemps... Ces vertus n'existent que chez ceux qui les apprennent du Christ, et c'est dans l'Hostie que le Christ les enseigne. Ces âmes-là, ces âmes instruites et disciplinées par l'Hostie divine, forment un monde dans le monde, et c'est d'elles qu'il a été dit : « *Vos estis lux mundi, sal terræ.* Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre. »

2. J'ajoute que c'est par elles que le monde est pacifié, ou, pour parler plus exactement, c'est par elles que le monde serait pacifié, s'il voulait l'être. Cette Eucharistie qui donne aux âmes la force de vaincre leur égoïsme et leurs passions et de surmonter les douloureuses épreuves de la vie, apporterait aux sociétés, avec la vie surnaturelle, une vie morale supérieure et cette charité et cet amour qui harmonisent les esprits, les cœurs et les volontés.

Cela, elle l'a fait dans la primitive Eglise, alors que l'on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ; ils ne font qu'un cœur et qu'une âme ! » Elle peut le faire pour tous les peuples et pour l'humanité entière ; elle conserve sa vertu de concorde et de réconciliation, d'harmonie et d'entente, et la paix sociale, en somme, n'est pas autre chose !

Par elle, grâce à l'esprit de justice, d'amour et d'union dont elle est l'inspiratrice, seraient résolus, mieux que par des congrès, les problèmes sociaux dont la solution n'est pas encore trouvée. Les conflits s'apaiseraient entre le capital et le travail, parce qu'on ne va pas au Christ Eucharistique si l'on n'est pas équitable. La lutte des classes s'apaiserait, parce que le Christ Eucharistique est le même que celui qui a prêché la paix, qui la donne aux âmes de bonne volonté et qui a promis aux pacifiques la plus belle des récompenses célestes. Une loyale, une

féconde, une vraie solidarité s'établirait entre les hommes, parce que c'est lui encore qui a commandé : « Aimez-vous les uns les autres. » L'égalité, qu'elle a déjà réalisée dans la société antique, se rétablirait dans la nôtre et, parce que la paix engendre la richesse, il y aurait parmi nous plus d'aisance, même matérielle, plus de moralité et par conséquent plus de bonheur.

Nulle part, ni dans les philosophies, ni dans les législations, vous ne trouverez un pareil élément de relèvement individuel et social. Nous en avons de temps en temps une preuve éclatante.

M. f., il est des misérables qu'une éducation sans Dieu a livrés à tous les vices et qui finissent, descendant de degré en degré jusqu'au fond de l'abîme, par voler, par tuer, devenus des criminels et des monstres. Dans la prison où ils attendent l'heure rouge, l'heure de l'échafaud, un prêtre leur fait connaître Jésus-Christ. Ils sentent la pointe du remords, le repentir les envahit, ils reviennent à Dieu, et Dieu vient à son tour dans ces âmes infortunées. Ils communient. Et l'on en a vu s'élever, grâce à la communion, à une hauteur morale digne d'étonnement et d'admiration. Leur cœur n'était que blessure et souillure, tout leur être était ravagé. Au contact divin, cet être taré subit doucement mais sûrement une transformation radicale, et le voilà qui monte, de quel vol rapide et puissant ! des bas-fonds d'une dégradation abjecte et redoutable aux régions apaisées et pures de la lumière, de la douceur, de la dignité spirituelle. Intervention souveraine, prodigieux effets de la semence eucharistique. Venu le moment d'expier, ces criminels, lavés et purifiés, sanctifiés et intérieurement transfigurés, meurent avec courage en emportant la consolante certitude d'une réhabilitation immortelle.

On a vu cette merveille bien des fois, même en ces temps où le crime insolent ne veut plus reconnaître qu'il est le crime.

Eh bien ! ce que l'Eucharistie accomplit de bien dans une âme abaissée et criminelle, elle n'a cessé de l'accomplir au sein de l'humanité depuis dix-neuf siècles. En elle est le secret et la source du relèvement, des saintetés recouvrées, des triomphantes ascensions d'âme. Pain des vivants, elle répand la vie et elle fait les vivants...

* *

Travaillons, m. f., à répandre le culte de l'Eucharistie. Usons de l'Eucharistie pour nous-mêmes et largement. L'Hostie consacrée est le ferment sacré qui par le contact d'un Dieu visiteur sanctifie les trois puissances de l'âme : l'intelligence, la volonté, la liberté ; qui sanctifie nos sens, nos esprits et nos cœurs, — le ferment de toutes les vertus, le ferment de la sainteté de la vie...

Appelés à vivre dans le monde, nous sommes exposés aux plus rudes combats. Le religieux, lui, est enfermé dans une citadelle, dans un fort bétonné, cuirassé, armé. Il jouit de toutes les sauvegardes salutaires ; nous, nous luttons en rase campagne, exposés à tous les coups et à tous les pièges ; nous sommes lancés sur un océan fertile en naufrages.

Etes-vous allés au bord de la mer, Manche, Atlantique, ou Méditerranée, peu importe? Oui? Alors, vous avez vu les pêcheurs désamarrer leur barque de la rive et partir, sur cette frêle planche, vers l'immensité des flots. L'esquif s'ébranlait, marchait au vent, balancé par les vagues, montant, descendant, tantôt sur la crête verte qui le soulève, tantôt dans un pli des ondes qui le cachent. Vous regardiez l'aventureux voyage, le cœur battant. Mais voici que tout à coup le ciel est noir; la foudre gronde; la mer se rue sur la grève, toute blanche d'écume et de rage. Les yeux dans la direction de la barque noyée dans l'éloignement et dans l'orage, vous frémissez d'épouvante à la pensée que les infortunés marins sont perdus !

Tragique image, mais combien représentative des dangers que les passions font courir aux âmes ! Le monde a pour nous ses tempêtes, ses écueils, ses courants rapides, ses abîmes. Il y a plus de cadavres d'âmes dans les profondeurs de cette mer qu'il n'y a, dans les gouffres de l'autre mer, de corps de matelots noyés ! Ames chrétiennes, veillez sur vos vies. Vous savez où est le refuge et le salut ; ne négligez rien pour échapper au naufrage.

Comment faire ? — Vous donner à Jésus dans l'Eucharistie.

La mer, raconte une légende bretonne, a reculé devant la volonté d'un saint moine ; elle ne dépassa point la ligne de petits cailloux qu'il avait semés sur le sable. De même, devant notre énergie décuplée par le Sacrement, nos passions, dressées contre nous comme des vagues irritées, céderont, arrêteront leur avance ; elles ne dépasseront pas la limite que leur a tracée le devoir.

Songez que, pendant qu'il vivait sa vie terrestre, le Sauveur avait en lui une puissance qui rayonnait de son corps comme la lumière et la chaleur rayonnent d'une substance enflammée. Il suffisait de toucher les franges de son vêtement pour en sentir aussitôt la bienfaisante vertu. Ici, ce n'est pas seulement le vêtement du Christ que vous touchez, c'est la chair même de son Humanité sainte, et cette chair ne vous est pas extérieure ; elle est en vous ! Combien plus sûrement et plus profondément devez-vous être pénétrés par la vertu divine qui s'en échappe !

Courage donc et confiance, m. f. Les convives de la Table Sainte ne peuvent être que des vainqueurs ! Ainsi soit-il.

III

L'EUCHARISTIE SOURCE DE PAIX

Mes frères,

Me voilà vieux, je crois connaître le monde et la vie, et ma conviction la plus ferme, après une longue expérience, c'est que le bonheur n'habite pas notre planète. C'est là, du reste, une vérité trop banale pour que j'y insiste. Donc, ne cherchons pas un bonheur absent ; ne demandons pas à la vie ce qu'elle ne peut nous donner, et si, ne pouvant trouver le bonheur, nous rencontrons un bien qui en approche et qui soit accessible, efforçons-nous de le conquérir.

Or ce bien-là existe : c'est *la paix*.

J'entends d'ici l'un de vous me dire : « De quelle paix parlez-vous ? »

Je sais que ce mot peut traduire plusieurs idées. Il veut dire silence, calme ; il veut dire concorde, accord entre les esprits et les cœurs, harmonie, bonne entente entre les peuples ; il veut dire sérénité, quiétude, repos.

Dans la paix dont je veux vous parler, il y a tout cela et encore autre chose. Je m'apprête à vous le montrer ; je vous dirai ensuite comment l'Eucharistie nous apporte la paix au sens où je l'entends.

I. — *En quoi consiste la vraie paix*

Paix équivaut à tranquillité. Calme, quiétude, repos, sont encore des synonymes de paix. C'est un état qui n'exclut pas l'action, mais qui exclut le trouble, l'agitation, l'inquiétude, le tumulte, l'effervescence, la fièvre. l'emportement, tout ce qui peut rappeler l'orage ou la tempête. Ce n'est pas l'inertie et ce n'est pas la mort ; ce peut être même l'activité et la vie d'où toute perturbation est absente.

Pour que nous ayions la paix, il faut que nous l'ayions dans tout notre être, car on ne l'a pas, si on ne l'a pas entière et totale.

Il faut que nous l'ayions *dans nos sens*. Nos sens nous ont été donnés par Dieu pour permettre et seconder notre activité dans cette vie terrestre. Tous ont un rôle capital à remplir : les yeux pour nous guider ; les oreilles pour nous mettre en relation avec les êtres et les objets extérieurs ; le goût pour que nous puissions nourrir notre corps ; l'odorat pour que les odeurs utiles ou nuisibles nous soient révélées ; le tact pour l'appréciation des divers contacts, chocs, pression, traction, pour toucher, tâter, palper, manier.

Tous ces sens sont capables de plaisirs, donc susceptibles de provoquer dans nos âmes des désirs désordonnés, des actions coupables, et c'est par là qu'ils peuvent devenir des ennemis de notre paix. Ces bons serviteurs peuvent devenir de mauvais maîtres. Ce que dit l'Ecclésiaste est vrai, quand il s'exprime ainsi : « Tout nous tourmente au delà de toute mesure ; l'œil ne se rassasie pas de voir et l'oreille d'entendre. » C'est vrai de tous nos sens. Ils sont tous littéralement insatiables. Aussi nous tourmentent-ils sans cesse. Pas de paix tant qu'ils ne sont pas domptés.

— Mais nous les avons domptés ; aurons-nous la paix ?

— Non, car il ne suffit pas que nos sens soient apaisés, il faut que *notre cœur* le soit aussi. Or, vous le savez comme moi : notre cœur à son tour est terriblement exigeant. Il est le foyer de nos passions. Il veut de l'amour, il veut de la haine. L'orgueil, l'envie, l'avarice, la sensualité, la luxure surtout aiment à faire leur nid dans ses replis, et dès que ces vices se sont installés en lui à demeure, le trouble qui y est entré avec eux ne cesse plus. Il y a en lui des rumeurs de tempête, des grondements d'orage, des gémissements et des sanglots d'affamés ! Pas de paix possible avant que ce vacarme, souvent effroyable, soit calmé.

— Nos sens et notre cœur sont tranquilles, aurons-nous la paix ?

— Non encore, si *notre esprit* est agité. C'est que l'esprit, en effet, a lui aussi ses orages. Il a ses soucis, ses inquiétudes, ses préoccupations, ses doutes, ses attentes, ses tumultueux espoirs, ses irritations et ses abattements, ses tribulations et ses détresses, ses impatiences et ses révoltes. Le plus noble tourment de l'esprit, c'est le tourment de la vérité, de la vérité scientifique, de la vérité philosophique, de la vérité religieuse. Seules, les âmes hautes et belles éprouvent ce trouble intérieur qui ne leur laisse pas de repos. Certains hommes, en particulier, ne peuvent goûter aucun des charmes de la vie tant qu'ils ne sont pas fixés sur la question religieuse. Ils veulent savoir d'où ils viennent, ce qu'ils sont venus faire ici-bas, où ils vont. Ils veulent savoir l'origine du monde. Ils veulent percer le mystère de l'au-delà. Ils veulent avoir une conviction sur Dieu, sur le Christ, sur l'Eglise. A tout prix, ils veulent sortir des ténèbres, et ils sont malheureux tant que la lumière ne s'est pas faite en eux. Ils donneraient leur vie pour la conquête d'une si nécessaire certitude. Ce fut le tourment de S. Augustin, qui trouva la vérité qu'il cherchait, et ce fut le tourment de Jouffroy, qui la chercha, lui aussi, ne la trouva pas et en mourut...

Vous comprenez maintenant ce que c'est que la vraie paix. C'est la quiétude établie à demeure dans ces trois parties de notre être : les sens, le cœur et l'esprit.

Supposez qu'un homme possède la paix ainsi définie et qu'il la possède complète, totale; je dis qu'il aura tout le bonheur que l'on peut avoir ici-bas.

Cette paix nous est-elle accessible ? Comment pouvons-nous y atteindre ?

II. — *Comment y atteindre ?*

S. Paul nous enseigne que Jésus est *notre paix*. L'Ecriture en effet l'appelle le *Pacifique* ou mieux le *Pacificateur*. Dès qu'il paraît en ce monde, les Anges annoncent en son nom *la paix* aux hommes de bonne volonté. Avant de quitter ses apôtres, prêt à mourir, il leur dit en guise d'adieu ces belles paroles : « Je vous laisse ma paix. Je vous donne ma paix. » Et quand enfin il les visite après la Résurrection, il leur dit encore : « La paix soit avec vous ! »

Je sais bien qu'il dit aussi quelque part : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. » Seulement, il faut bien faire attention au sens qu'il donne à cette formule qui, au premier regard, paraît en pleine contradiction avec l'idée si clairement exprimée dans les autres textes. Cela veut dire qu'il vient inaugurer un combat terrible au dedans des âmes et dans la société elle-même.

Dans les âmes : si l'on veut être des siens, il faut lutter contre soi-même, être constamment aux prises avec un égoïsme qui, même vaincu, revient toujours à la charge ; vaincre et abattre des passions redoutables et particulièrement l'orgueil et la chair, et faire en soi triompher l'esprit.

Et cela veut dire encore que des contradictions et des contradicteurs violents et parfois furieux s'élèveront au sein des peuples, et que l'Evangile et l'Eglise seront attaqués et persécutés jusqu'à la fin des temps. Mais ces luttes, pour terribles et durables qu'elles soient, n'empêchent nullement le chrétien uni à son Christ d'être et de vivre dans la paix. La communion l'élève dans une région au-dessus des orages ; elle le met à l'abri des fureurs et des coups, dans le cœur même de Dieu.

Je suis à Jésus, Jésus est à moi, il est au plus profond de ma vie et je me sens mêlé à sa vie, que dis-je ? nos deux vies n'en font plus qu'une seule : « Ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi ! » Quel trouble ou quelle inquiétude voulez-vous qui viennent me chercher là ? Je suis avec Dieu et en Dieu ; je suis trop haut au-dessus de la terre pour que les amers soucis de la terre m'en puissent venir arracher !

L'Eucharistie nous donne la paix *des sens*. Cette paix des sens, il est rare que nous en jouissions tant que nous sommes prisonniers de la chair. Elle nous est donnée quelquefois par grâce ; nous l'atteignons aussi souvent dans la vieillesse, par l'épuisement en nous des énergies vitales. La vie alors, en dépit des infirmités de l'âge, s'achève tranquille, et ressemble

vraiment, comme l'a dit le poète, au soir d'un beau jour. Mais longtemps, longtemps, hélas ! la chair et le sang nous tourmentent. C'est l'un des grands combats des âmes qui veulent servir Dieu, cette lutte obligatoire contre les puissances ennemies, infatigables dans leurs assauts. Grâce à Dieu, cependant, nous avons un recours et un secours toujours à notre portée ; l'Eucharistie a en elle une force apaisante et rafraîchissante extraordinaire. Tous ceux qui communient le savent pour l'avoir éprouvé à tout coup : chaque fois qu'ils ont reçu l'Hostie dans des dispositions saintes, le calme s'est fait en eux.

L'Eucharistie nous donne la paix *du cœur*. Comme notre cœur de chair, du jour de notre naissance au jour de notre mort, n'a jamais de repos, battant toujours, infatigable à frapper ces coups qui projettent le sang dans nos veines, de même cette faculté d'aimer dont il est l'organe agité, elle non plus ne s'apaise ni ne se repose jamais. Il faut aimer, il faut aimer toujours ! Il faut aimer jusqu'au bout; partout et toujours le cœur cherche sa proie d'amour. Il la dévore ou il s'en fatigue et la repousse, mais aussitôt il s'attache à une autre. Le plus souvent, il se jette sur n'importe quoi, avidement et à l'aveugle. Il aime l'argent, les honneurs, les plaisirs du monde, les voluptés de la chair. Il obéit à l'orgueil et aux appétits sensuels, essayant de troubler ses délices dans ce qu'il aime, le plus souvent trompé dans son attente et cruellement déçu... Ah ! s'il aimait Dieu, le bonheur auquel il aspire, il le trouverait. Mais, pour aimer Dieu, il faut renoncer à soi, mépriser les biens de la terre, être pur, hausser son âme à d'héroïques efforts. Le cœur, le faible cœur s'y refuse, et du même coup, hélas ! il refuse la paix !

Ne pourra-t-il donc en jouir malgré tout, dès ici-bas ? Ce paradis des apaisements lui est-il fermé ? Non, non, m. f. ! La paix du cœur, l'Eucharistie nous la donne. Avant d'aller à la Table Sainte, il a fallu purifier sa conscience et déjà un apaisement s'est fait en nous. Quand l'Hostie est descendue dans notre cœur, notre cœur fait silence, et l'apaisement parfait se fait dans l'amour. Que peut désirer un cœur de chrétien quand il possède son Dieu ? Et puis, il y a dans la communion une grâce incontestable, incontestée de tous ceux qui ont communié dignement : le cœur ne se tourmente plus, ne s'agite plus, parce qu'il est rempli. La possession de Dieu ne laisse plus de place au désir.

L'Eucharistie nous donne la paix *de l'esprit*. Je vous disais tout à l'heure que l'esprit, comme les sens et le cœur, a ses orages, et vous savez, comme moi, qu'il arrive qu'il soit quelquefois troublé, en tumulte, tout assourdi par des rumeurs de tempête. Si l'on analyse ces troubles, et si l'on cherche ce qui fait perdre à notre esprit la paix, on constate que c'est surtout l'attente, le doute, l'obscurité, la révolte : l'attente, lorsqu'il s'impatiente en appelant des solutions qui ne se présentent pas ; le doute, lorsqu'il ne sait dans quel sens jeter sa volonté ; l'obscurité, lorsqu'il se sent perdu dans une nuit sans lumière ; la révolte, lorsque la contradiction se dresse contre lui et l'affronte.

Or, tous ces mouvements désordonnés sont paralysés quand Jésus est là. Il n'y a plus d'attente : que pourrait-il attendre encore, lorsqu'il a tout ? Il n'y a plus de doute : comment douter, lorsqu'il tient la vérité vivante ? Il n'y a plus d'obscurité : peut-il y avoir encore de l'obscurité dans une âme que vient éclairer Celui qui est la lumière du monde ? Il n'y a plus de révolte : en se soumettant à Jésus, il s'incline devant un Maître souverain dont il sait bien qu'il ne peut récuser l'autorité. D'un coup, il s'est élevé au-dessus de lui-même et de tout. Tout ce qui le tourmentait s'est fondu et évanoui dans les hauteurs où son acte l'a emporté. Il a la paix.

* *

Tous nous avons senti cela ; les saints l'ont éprouvé plus profondément et plus intensément encore. « Notre-Seigneur est appelé Prince de la Paix en l'Ecriture, nous dit S. François de Sales. Partant, partout où il est maître absolu, il tient tout en paix. »

Dès là qu'il est en nous, il calmera nos peines intérieures et extérieures ; il nous aidera à les recevoir et à les supporter paisiblement. — Il apaisera les tressaillements de nos joies et nous nous réjouirons en lui paisiblement. — Nous sommes tous tentés ; le trouble est à notre porte, il va entrer, c'en est fait de notre paix. Non, Jésus pacifie les bouillonnements de la nature et la paix nous est gardée. — C'est notre cœur qui se sent emporté vers des attraits défendus. Il palpite, il bat à grands coups, il se précipite au devant de ce qu'il aime, et ce qu'il aime n'est pas Dieu. Jésus est là, dans ce cœur qui se soulève comme les flots sur la mer de Tibériade, la nuit où les apôtres faillirent sombrer; il étend la main et le calme se fait. — C'est notre esprit qui s'inquiète, qui se tourmente. La communion est un acte de foi, l'acte de foi le plus généreux et le plus absolu ; dès là qu'on admet et qu'on embrasse le mystère, le reste est facile à admettre ; l'esprit près de douter reconquiert la certitude, reconnaît son chemin et retrouve la paix.

Ainsi la communion faite avec foi, le Christ Eucharistique reçu avec amour, pacifient toute l'âme en la délivrant de tous ses troubles.

C'est dans l'âme comme, après les agitations et les travaux d'un jour d'été, le calme profond du soir dans la campagne, à l'heure où se lèvent les étoiles; comme le grand silence des choses quand se sont tus enfin la foudre et les vents déchaînés dans la tempête ; comme la paix des forêts sous le ciel bleu, quand tous les souffles de l'air se sont arrêtés et que les oiseaux chantent sur la branche immobile dont pas une feuille ne bouge.

O Christ, ô paix de Dieu, paix que le monde ne donne pas, viens en nous, reste en nous ! Je renonce à tout, sauf à toi, sachant trop que qui ne te possède pas ne possède rien, ou s'il a quelque chose, n'a rien de plus que le vent ! J'adhère à ta chair sacrée, à ton âme, à ta divinité ! Je me réfugie en toi, soumis en tout à ta volonté, enveloppé dans ton amour. Je me jette dans cette paix, je m'y abîme, ô mon Dieu, et ne veux plus en sortir ! Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXVIII

LE LIVRE DE JOB

La série des Livres Sapientiaux s'ouvre par un volume d'un remarquable éclat : le livre de Job. Sa haute valeur n'a d'ailleurs rien d'étonnant, car

il fut composé probablement au moment où la littérature hébraïque était à son apogée, c'est-à-dire à l'époque du roi Salomon. Aussi la perfection de sa forme extérieure fait-elle ressortir très vivement les vérités divines que l'Esprit-Saint a enfermées dans ses pages pour fixer notre ligne de conduite en face des épreuves de la vie.

I

Le livre de Job a ceci de curieux que son ensemble est en vers, tandis que le prologue et l'épilogue sont en prose. Ces deux parties sont d'ailleurs très brèves et n'ont d'autre but que de nous présenter le héros de l'ouvrage, d'abord pendant sa prospérité initiale, bientôt suivie de dures épreuves morales et physiques, puis lors de son retour à la fortune et au bonheur. Elles servent donc à situer dans leur cadre les dissertations qui forment le corps du volume, car l'ensemble de l'œuvre se compose de discours et tout ce qu'il s'y rencontre d' « action », au sens littéraire, est concentré dans ce début de quelques pages et cette fin de quelques versets.

Cette remarque permet de saisir l'art avec lequel l'auteur sacré a préparé son plan. Il a voulu, comme il convenait, laisser en prose la partie historique ou narrative, selon les lois habituelles de ce genre ; et il a réservé la poésie pour les discours qui, par leur lyrisme, l'élévation de leurs idées et la fougue de leurs sentiments, méritaient d'être traduits sur la cadence d'un rythme.

Nous allons voir encore que, toujours suivant les règles de la composition, l'écrivain a divisé son travail, entre l'exorde et la péroraison, en trois parties nettement divisées et équilibrées harmonieusement. Chacune de ces parties se subdivise à son tour en trois allocutions suivies de trois répliques. Mais cette unité générale n'empêche pas une très grande variété de détails. Chacun des personnages qui occupent la scène à tour de rôle, tient exactement le langage qui convient à son caractère propre, et s'exprime dans un style bien différencié de celui de ses partenaires. Le principe de la progression est également observé et, loin de faiblir, l'intérêt ne cesse de s'accroître jusqu'au dénouement.

A considérer le déploiement d'une telle habileté technique, on serait, de prime abord, tenté de se demander si le poète n'a pas quelque peu sacrifié l'exacte réalité des choses au désir de présenter son œuvre sous un aspect plus alléchant. Pour cette raison peut-être, mais sûrement pour d'autres aussi, des critiques rationalistes ont été plus loin et se sont avancés jusqu'à prétendre que l'ouvrage entier n'est qu'une fiction ou, comme nous dirions aujourd'hui, un roman.

Ni l'une ni l'autre de ces assertions ne correspond à la réalité. Il est absolument certain que Job est un personnage historique, et il résulte de cela que le récit de son existence, tel que nous le voyons dans le livre, est authentiquement certain. Ceux-là même qui ne voudraient pas y souscrire, seront néanmoins forcés de reconnaître que les docteurs de la Synagogue se sont accordés avec ceux du catholicisme pour admettre l'historicité du volume en question et, du point de vue purement humain, cette preuve est extrêmement puissante.

Sans avoir à recourir aux autres témoignages qu'on allègue à ce sujet, nous sommes donc fondés à affirmer que Job a réellement existé, qu'il a été affligé des malheurs que son biographe nous raconte, et que ses discussions avec ses amis correspondent à des faits qui se sont réellement déroulés. Cela n'empêche pas, du reste, que l'on soit autorisé à penser que l'ordonnance des discours, exacte pour le fonds des idées émises, a pu être embellie dans son allure extérieure par le narrateur. Du moment que les événements n'ont pas été dénaturés, il n'y a aucun inconvénient à ce que l'auteur ait paré de magnifiques fleurs d'éloquence le langage de ses héros. C'est même cette beauté de style qui a permis de classer le livre de Job dans la catégorie des ouvrages poétiques, alors que par son essence intime il appartiendrait à la classe des livres historiques. Hâtons-nous d'ajouter, d'ailleurs, qu'une raison plus importante encore milite pour son apparition parmi les volumes sapientiaux : le profond enseignement dogmatique et moral qu'il contient.

II

Ceci posé, il est temps de scruter le récit lui-même, avant d'en dégager la valeur didactique.

Le protagoniste de l'œuvre est un homme appelé Job, originaire, comme il est expressément indiqué, du pays de Hus, à l'est du Jourdain. Il n'était donc pas juif, et nous sommes en présence de ce cas tout à fait exceptionnel, d'un livre de l'Ecriture Sainte consacré à relater les vertus d'un personnage qui n'appartenait pas à la race privilégiée de Dieu. De ce fait, on peut tirer déjà la conclusion que la bonté du Seigneur s'étend sur toutes les âmes de bonne volonté.

Job était extraordinairement riche, fort considéré, et le Très-Haut avait béni son foyer en lui accordant sept fils et trois filles. Toutes les joies et les prospérités le comblaient. Mais un jour Satan osa prétendre, à la face de Dieu, que si cet homme restait fidèle à la loi de l'Eternel, c'était par calcul et pour s'attirer plus sûrement les faveurs d'En-Haut. Le Tout-Puissant, afin de manifester la vertu de son serviteur, permit au démon de l'éprouver, et en très peu de temps Job se vit ruiné, privé de ses enfants qui périrent tous dans l'effondrement d'une maison, et frappé d'une douloureuse maladie.

Lorsqu'ils le surent réduit à la misère et accablé d'infortunes, trois de ses amis accoururent pour lui rendre visite. C'étaient Eliphaz, originaire de Théman, en Idumée ; Baldad, de Suah ; et Sophar, de Naamah.

Leur intention était sans doute bonne, mais ils manquaient de délicatesse, car, au lieu de réconforter leur ami, ils se mirent à lui dire des choses assez peu flatteuses. — Le premier, Eliphaz, insinua que l'homme juste ne saurait périr, ce qui revenait à dire que l'affligé était coupable. Job se plaignit de sa sévérité et affirma qu'il ne voyait pas la raison de ses souffrances. — Baldad essaya d'inciter le prétendu pécheur au repentir ; mais Job, tout en reconnaissant n'être pas absolument parfait, répondit qu'il s'en remettait à Dieu pour lui dévoiler ses fautes et qu'il comptait sur sa miséricorde. — Enfin Sophar s'indigna de l'arrogance de Job, qui lui semblait léser la céleste sagesse, et s'attira cette réplique qu'en défendant mal la cause de Dieu, il provoquait sa colère.

Eliphaz revint à la charge. En dépeignant la justice du Très-Haut, il exhorta à la pénitence le pauvre Job, qui prit Dieu à témoin de son innocence